

Zitierhinweis

Thénault, Sylvie : recension de : Ashis Nandy, L'ennemi intime. Perte de soi et retour à soi sous le colonialisme, Paris : Fayard, 2007, dans : ~ Annales. Histoire, Sciences Sociales, 2008, 3 - Empires coloniaux, p. 661-662, DOI: 10.15463/rec.1189727331

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

Les 21 contributions présentées s'inscrivent dans la « nouvelle histoire impériale », projet né de la collision entre les histoires d'empire, vues des métropoles, et le fait historique de la décolonisation. Les auteurs, qui nous conduisent de l'Australie au Canada, de la France à l'Inde, du Mozambique au Mexique, sur plus de quatre siècles, sont, pour le dire rapidement, aussi bien les enfants de Michel Foucault et de son biopouvoir que ceux d'Edward Saïd et, plus généralement, des *subaltern studies* comme réaction à une histoire à la fois impériale et impérialiste. L'ouvrage est divisé en trois parties : la première pose la question de la race, du genre et de la sexualité à l'époque prémoderne, la deuxième présente un ensemble de cas localisés de rencontres coloniales au XIX^e siècle, tandis que la troisième réunit des articles présentant la place du corps dans les politiques impériales au XX^e siècle.

Il est impossible de rendre compte ici d'une manière exhaustive de l'ensemble des contributions. Les plus stimulantes sont probablement celle d'Adele Perry sur la Colombie britannique (1849-1871), qui interroge les contradictions insurmontables d'une colonie de peuplement sans colons, du refoulement d'une présence indigène pourtant bien réelle, et d'un métissage biologique aussi inévitable que nié par Londres ; celle de Fiona Paisley qui nous offre une lecture des frontières raciales et sexuelles de l'Australie pionnière ; celle enfin de Mire Koikari qui montre comment la volonté américaine de restructurer les rapports de genre dans le Japon occupé est au principe de la nouvelle « mission civilisatrice » qui guide l'impérialisme américain.

Le résultat attendu du recueil est d'autoriser le déplacement d'une attention historienne focalisée sur l'Europe. Ce décentrement du regard s'opère par un accent mis à la fois sur l'*agency* des colonisés et sur les structures globales de domination. Cela passe par l'exhumation d'histoires localisées faites de rencontres et de résistances, dans l'attention portée aussi bien aux histoires personnelles qu'à la mémoire collective. On peut certes adhérer au postulat selon lequel les questions relatives au genre et à la sexualité sont centrales, pour ne pas dire constitutives, de l'ancien et du nouvel ordre mondial. On peut

également penser que la diversité des contributions présentées, du célibat masculin indien au mariage mixte en Colombie britannique, du football en Irlande à la prostitution japonaise, du tatouage dans la Corne de l'Afrique à l'activisme du Black Power des années 1960, est un élément susceptible d'attirer un public étudiant. Il n'en reste pas moins que l'hétérogénéité du volume rend sa lecture déconcertante. On a d'autant plus de mal à saisir une logique d'ensemble qu'il ne s'agit pas de la publication des actes d'un colloque, ou de réponses individuelles à un appel à contributions, puisque les textes ont tous été précédemment publiés dans des revues entre 1994 et 2003. Pour faire véritablement sens, il eût fallu passer commande aux auteurs d'un minimum de justification quant à la façon dont leur texte envisage le corps comme source et comme outil d'une histoire faite de contacts et de connexions : corps métaphorique, sexué, racialisé, juridicisé, religieux, migrant, objet de luttes, etc. Au final, le corps s'avère un fil conducteur bien tenu.

Il faut attendre la postface de T. Ballantyne et A. Burton pour comprendre leur vision de l'enjeu épistémologique de ce recueil, qui est également un enjeu pédagogique et politique, dans le contexte de redéploiement de l'impérialisme anglo-américain sur la scène mondiale. L'après-11 septembre, doublement marqué, selon les éditeurs, par des « discours sur la globalisation » et « des violences bien réelles contre et au nom des femmes et des enfants », rend d'autant plus urgent le projet d'une histoire « globale » soucieuse de promouvoir une « citoyenneté éclairée » du XXI^e siècle (p. 419-420).

MARIE SALAÜN

1 - Kathleen CANNING, « The body as method? Reflections on the place of the body in gender history », *Gender & History*, 11-3, 1999, p. 499-513.

Ashis Nandy

*L'ennemi intime. Perte de soi
et retour à soi sous le colonialisme*
Paris, Fayard, 2007, 171 p.

« Psychologue politique et théoricien du social » : c'est ainsi, d'après Charles Malamoud

dans sa préface, qu'Ashis Nandy se définirait (p. 16). Dans *L'ennemi intime*, il se livre à une analyse de la colonisation dans ses dimensions psychologiques et cognitives qu'il estime sous-évaluées par rapport à l'exploitation économique, la domination politique, la perversion morale qu'elle aurait provoquées et qui sont si discutées. A. Nandy souligne, au contraire, la profondeur des transformations de la conscience opérées par l'entreprise de domination coloniale. Prenant appui sur des écrits et biographies d'auteurs tant indiens que britanniques, il en propose une analyse en miroir, dans ses effets réciproques sur le colonisé comme sur le colonisateur.

Le premier des deux chapitres qui composent l'ouvrage débute par l'opposition entre les visions du monde occidentale et indienne : au masculin, au viril, à la force, exaltés en Occident – la culture du colonisateur serait celle « de l'hypervirilité, de l'état d'adulte, de l'historicisme, de l'objectivisme et de l'hypernormalité » (p. 149) – répondrait une indianité versant dans le féminin, l'enfance et les qualités qui leur sont accolées. Il montre alors comment des auteurs indiens, victimes d'une « invasion psychologique » (p. 65) les conduisant à intérioriser les valeurs occidentales, ont procédé à une réécriture des mythes de la culture indienne traditionnelle pour les y conformer. C'est de cette matrice que serait sortie « une conscience politique de l'hindouisme » (p. 69) qu'A. Nandy ne se lasse pas de critiquer, tant elle lui semble relever d'une simple réponse mimétique à l'Occident. Or, il rejette la binarité même de l'opposition entre Occident et Orient, comme étant elle-même une vision bien occidentale du monde. Ni thèse ni antithèse, c'est la synthèse qu'A. Nandy privilégie, telle que Gandhi l'incarna. Sa critique fut, d'après l'auteur, d'autant plus efficace qu'elle « faussa le jeu » (p. 150). Gandhi, en effet, se libéra des oppositions forgées en Occident et intériorisées en Inde – y compris pour mieux combattre le colonialisme – et il rejeta, à ce titre, la linéarité du récit historique venue d'Occident et récupérée par le nationalisme hindou. Avec Gandhi, « l'activisme et le courage pouvaient se libérer de l'agressivité et apparaître comme parfaitement compatibles avec le féminin,

notamment le maternel » (p. 98); avec lui, aussi, les mythes retrouvaient leur crédit contre une vision de l'histoire qui mettait en scène des peuples progressant du primitivisme vers la modernité, au nom de laquelle, justement, la colonisation était menée. Sa protestation était, selon A. Nandy, « transculturelle » (p. 91).

Or, pour libérer le colonisé, affirme-t-il, il fallait aussi libérer le colonisateur. Dans les métropoles, l'entreprise coloniale légitima l'usage de la violence au point de la banaliser et d'en faciliter un usage domestique, en interne. A. Nandy revient également sur le lien entre question coloniale et question sociale, la première gommant la seconde pour mieux souder, homogénéiser la nation et faire taire la voix des faibles. Le second chapitre, consacré à l'héritage de la colonisation dans les esprits, approfondit l'aliénation née, chez les Britanniques eux-mêmes, de la colonisation, à travers l'analyse de la double identité de Rudyard Kipling, sommé de renier son indianité – « son propre moi authentique » (p. 117) – pour devenir, lui, l'enfant éduqué à l'indienne, un vrai Britannique, adhérant au projet colonial d'élévation des non-Occidentaux à la civilisation, y compris, si nécessaire, par la violence. C'est finalement dans la surenchère qu'il put devenir Britannique. En miroir, A. Nandy propose la biographie d'Aurobindo Ackroyd Ghose qui, au contraire de Kipling, mais dans une parfaite symétrie, rompit avec l'éducation anglaise que s'attachèrent à lui donner ses parents – une véritable entreprise de « dénationalisation » (p. 139) – pour revenir à la spiritualité indienne et prôner, un temps, la violence contre la domination britannique.

Finalement, A. Nandy voit dans l'injonction culturelle la plus grande des victoires du colonialisme. C'est l'assignation à s'inscrire dans un camp – Occident ou non – qu'il dénonce, pour conclure son ouvrage sur une célébration de la culture indienne promouvant une « définition du soi qui ne soit pas trop strictement ou mécaniquement séparée du non-soi » (p. 157). Le local serait ainsi le lieu de la meilleure défense de l'universel.